Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 27 (1894)

Artikel: Deux conceptions du dogme

Autor: Fornerod, Aloïs

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379559

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUX CONCEPTIONS DU DOGME

PAR

ALOÏS FORNEROD[1]

Messieurs,

Vous pouvez facilement vous représenter le désarroi qui dut régner sur les champs de bataille lors de la première apparition des armes à feu. Les armes blanches n'étaient plus d'aucune utilité. Les troupes, équipées à l'ancienne mode, voyaient l'ennemi fuir devant elles sans parvenir à entrer en contact avec lui. Les compagnies armées de fusils, n'en connaissant point encore la portée, dépensaient en pure perte leurs projectiles. Elles tiraient ou trop haut ou trop loin.

Le spectacle de nos luttes théologiques ne présente-t-il pas à l'heure actuelle un désarroi analogue? Les deux tendances opposées, l'école conservatrice et l'école de la conscience, que nous aimerions mieux appeler l'école psychologique, usent d'armes différentes. Les arguments décisifs pour les uns paraissent inoffensifs aux autres. Aussi, après avoir ferraillé durant des heures, les combattants s'aperçoivent-ils qu'ils en sont toujours au même point. On a le sentiment qu'on ne se comprend pas, qu'on ne s'atteint pas. En mettant au jour les divergences qui règnent entre les deux écoles sur la conception du dogme, nous espérons jeter quelque lumière sur ce désarroi.

[1] Conférence faite à l'Hôtel-de-Ville de Lausanne.

Auparavant, il s'agit de déterminer le domaine du dogme. Nous disons : le dogme est *le résultat de la réflexion scientifique appliquée à la vie chrétienne.*

La vie inconsciente est le fond de notre être. Le petit enfant voit, entend, parle, fait ses premiers pas sans avoir des idées précises de ses facultés. Les peuples se sont organisés suivant la nécessité des situations, sans théories sur le gouvernement. L'homme ne peut pas se contenter de cette vie animale, il aspire sans cesse à s'élever à une vie supérieure. Doué de l'intelligence, il applique sa réflexion à tout ce qu'il voit, entend et sent. En face de la nature, il cherche à se rendre compte des phénomènes de l'univers. En présence de la société, il veut se former des conceptions sur les domaines de l'activité humaine. Cet effort de l'homme pour passer de la vie inconsciente à la vie consciente se manifeste sous deux formes, la connaissance populaire et la connaissance scientifique.

Sous la forme populaire, la réflexion s'attache surtout aux phénomènes isolés, elle s'applique à en reconnaître les diverses faces. C'est le règne de la description et des réflexions personnelles. On y découvre des essais de coordination, des embryons de conceptions générales ; c'est le domaine de la poésie et de la chronique. En littérature, tous les peuples n'ont-ils pas débuté par les épopées ? et les annales n'ont-elles pas été le premier produit de la prose ?

Sous la forme scientifique, l'esprit humain, groupant avec méthode les phénomènes d'après leur analogie, recherche les lois générales qui président à leur formation. Ressaisir l'unité de la vie sous son apparente diversité, voilà le but de l'effort scientifique. La description des phénomènes isolés ne constituera jamais à elle seule une science. Les rapports des phénomènes entre eux sont le véritable objectif du savant. La physique est l'étude des lois qui régissent les phénomènes physiques. L'astronomie recherche les lois qui gouvernent les phénoménes célestes. La philosophie est la recherche de l'unité primordiale groupant sous elle toutes les unités secondaires.

Cette évolution de la vie générale s'applique au christianisme. Il appose son sceau sur les formes multiples de la vie.

Vous avez des usages chrétiens et des mœurs chrétiennes; vous assistez à des cérémonies chrétiennes; vous possédez des écrits chrétiens; vous considérez certains faits, par exemple la mort de Jésus-Christ, comme des faits chrétiens; il y a des pensées chrétiennes, des sentiments chrétiens. Le christianisme se présente donc à nous comme une vie ayant ses caractères distinctifs, possédant son unité, à savoir l'esprit de son fondateur, Jésus-Christ.

L'origine de la vie chrétienne comme de la vie générale est le produit d'impressions et non d'idées nettes et définies. Un changement dans l'état de notre âme en constitue le germe. La vie seule engendre la vie. Le contact avec des personnalités chrétiennes fait le chrétien. La prédication de l'Evangile est avant tout une affirmation de la foi. L'étude de la Bible nous met en présence de la personnalité même de Jésus-Christ. Voilà pourquoi la Bible, la prédication, ainsi que les rapports personnels avec des chrétiens sont les trois moyens destinés à faire impression sur l'âme, à lui faire sentir sa misère et à lui faire saisir l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Le changement de l'état intérieur de l'homme constitue le fond de la vie chrétienne. Si parfois l'Evangile se présente à nous dans les moules d'une dogmatique arrêtée, ces formules ne sont que des vases contenant la sève chrétienne, ils ne constituent pas la vie chrétienne elle-même. Leur acceptation n'est pas indispensable pour que la foi s'éveille dans un cœur.

La vie chrétienne est avant tout une vie affective. Mais le chrétien est toujours homme. Il portera sa réflexion sur les phénomènes qui se groupent sous le nom de christianisme. Là nous retrouvons nos deux formes de connaissance. La forme populaire est représentée par les cantiques, les liturgies, les prédications. La réflexion se borne à affirmer les données de la foi sans trop se préoccuper de leur liaison intime, à exposer les impulsions de l'âme, à décrire les manifestations diverses de cette vie chrétienne. Le Nouveau Testament, avec son caractère historique, rentre dans cette catégorie. L'enseignement de Jésus-Christ ne porte pas le cachet dogmatique. Ses paraboles au sens large, ses maximes aux formes populaires, lais-

sent libre carrière à la spéculation. Les sentences comme : « Je suis le bon berger, le bon berger donne sa vie pour ses brebis, » « Je suis la résurrection et la vie, » sont de pures affirmations de la foi. Paul et Jean, par leur réflexion personnelle, se sont formé un plan d'ensemble du christianisme, s'élevant, eux, à la forme scientifique. Sous cette forme la réflexion cherche à grouper les phénomènes chrétiens. Saisir leurs rapports, retrouver l'unité de la vie chrétienne, c'est là l'effort du dogmaticien. Les conditions générales de la foi chrétienne ne porteront pas le nom de lois, mais de postulats de la foi. C'est là le domaine du dogme. Il présente deux caractères. Le dogme est la formule des faits chrétiens et il prétend à une valeur objective.

Si le dogme est la formule des faits chrétiens, il n'en est pas un lui-même. Une loi du monde de la nature s'appuie sur des phénomènes, mais en elle-même n'en est pas un, c'est une donnée générale qui veut rendre compte d'un groupe de faits. Vous ne voyez pas, vous ne saisissez pas l'attraction pure, mais vous pouvez constater les effets de cette loi générale par de nombreux faits. Le dogme de la sainteté de Jésus-Christ est un postulat de la foi. Il doit rendre compte au chrétien des impressions multiples de sainteté qu'éveille en lui la personnalité du Sauveur. Les simples faits historiques comme ces affirmations : « Jésus-Christ est né, » « Jésus-Christ est mort, » ne constituent pas de dogmes. Par contre : « Jésus-Christ est mort pour nos péchés, » donne naissance au dogme de la Rédemption. C'est la donnée cachée sous le fait historique qui présente la signification chrétienne de la mort du Sauveur. Les dogmes sont donc les raisons générales par lesquelles le chrétien cherche à se rendre compte de sa foi.

Formules des faits chrétiens, les dogmes aspirent sans cesse à l'objectivité. Recherchant les conditions générales de la foi chrétienne, le dogme s'élève au-dessus des représentations personnelles, individuelles de la foi, il cherche au sein de la variété des phénomènes particuliers du monde chrétien, à saisir les caractères communs à toutes les expériences chrétiennes. Ainsi le dogme de la sainteté absolue du Christ n'est pas la simple

réflexion d'un chrétien, n'ayant de valeur que pour ce chrétien. C'est un postulat de la foi destiné à faire comprendre l'action que Christ exerce, non seulement sur une seule âme mais sur toutes les âmes chrétiennes. Retrouver l'unité du christianisme sous ses formes multiples, voilà le but du dogme. S'occupant des conditions générales de la foi chrétienne, l'effort dogmatique aura toujours la tentation de présenter ses résultats comme l'essence même de la foi, comme possédant une valeur objective.

Le dogme nous donne les raisons dernières de la foi chrétienne. Aussi est-il et sera-t-il toujours une nécessité. Vous ne parviendrez jamais à empêcher l'homme de penser. Le chrétien cherchera sans cesse à se rendre compte de la foi chrétienne. Il y aura donc toujours des dogmes.

Maintenant, les prémisses posées, voyons les divergences entre les deux écoles.

Il y a tout d'abord une différence de *principe*. L'école conservatrice attribue au dogme une valeur absolue. L'école psychologique ne lui confère qu'une valeur relative. Expliquons-nous.

Toute science aspire à l'unité dans son domaine, cherche à posséder des conceptions générales rendant compte de tous les phénomènes de son ordre. C'est là un idéal toujours poursuivi, vaguement entrevu, mais jamais atteint. Les lois découvertes en astronomie, en physique, en chimie sont nombreuses; les résultats définitivement acquis se multiplient chaque jour. Mais quel professeur oserait présenter les conceptions générales qui sont à la base de chacune de ces disciplines comme l'expression immuable de la vérité? De nouvelles expériences venant enrichir les anciennes modifient sans cesse les systèmes. Les conclusions dernières changeront toujours. L'état actuel d'une science est une simple étape de son développement. La science suit une marche incessante vers la vérité dernière.

Le dogme étant la recherche scientifique de la vérité chrétienne, est-il soumis à cette loi de l'évolution?

Non, affirme l'école conservatrice. Ses partisans prêtent à la première éclosion du dogme dans l'Eglise une valeur per-

manente, définitive. Oubliant comment ces dogmes se sont formés, méconnaissant leur enfantement long et laborieux, ils envisagent le dogme non comme un tout complexe, mais comme un tout simple, indivisible, tenant à l'essence même de la foi. A leurs yeux le dogme se trouve à l'origine même du christianisme, il doit être toujours maintenu. Vous pouvez chercher à expliquer les premiers dogmes, à les développer, à les mettre en rapport avec les situations nouvelles, avec les nouveaux besoins; mais ces premiers dogmes doivent rester comme le noyau autour duquel viennent se grouper, sans le changer, les conceptions dogmatiques postérieures.

Cette conception de la valeur permanente des premiers dogmes est un axiome de l'école qui plane sur tous ses écrits. Par des inconséquences que nous estimons heureuses, par des concessions importantes faites à l'esprit de leur temps, les partisans de l'école conservatrice transforment les dogmes primitifs au point de les rendre méconnaissables. Qui oserait soutenir que le dogme de la trinité exposé par le plus orthodoxe parmi nous soit identique au dogme d'Athanase? La notion traditionnelle de la préexistence de Jésus-Christ n'est pas conforme à celle qui se dégage des écrits du Nouveau Testament. Malgré ces faits, le dogme pour l'école conservatrice n'est pas seulement le résultat de la réflexion appliquée à la vie chrétienne. Il est une donnée première du christianisme lui-même.

Le dogme est soumis à la loi de l'évolution, affirme par contre l'école psychologique. Pour elle, l'immuable, le roc inébranlable, ce ne sont pas les conceptions dogmatiques, c'est la vie chrétienne elle-même. Et comme la Bible est le document authentique des origines du christianisme, elle sera toujours pour nous la source la plus pure et la plus limpide de la vie chrétienne. Nous n'oublierons jamais d'aller retremper notre foi, fortifier nos convictions, trouver de nouvelles impulsions, développer nos expériences au contact de notre divin Maître. Quant aux dogmes formulés par l'Eglise, nous ne saurions leur attribuer une valeur permanente, définitive. Nous nous souvenons que trop de facteurs humains sont intervenus

dans cette élaboration dogmatique. Etat des mœurs, institutions nationales, conceptions philosophiques, individualités prépondérantes, voilà les facteurs qui, à côté de l'expérience proprement chrétienne, ont agi et agiront toujours sur les résultats de l'effort dogmatique. Le vieil homme existe à côté de l'homme nouveau dans le chrétien et exerce sur lui une action qui pour être sourde et inconsciente n'en est pas moins réelle. Les pères apologètes, nourris de culture philosophique, ayant passé de nombreuses années dans les écoles grecques et romaines, ne déposaient pas leur bagage scientifique en franchissant le seuil de l'église. Ils l'ont bien plutôt introduit avec eux et en ont imprégné le christianisme tout entier. Aussi la première éclosion dogmatique nous apparaît comme une tentative grandiose pour saisir le sens de la vie chrétienne, mais comme une tentative que les âges postérieurs, sous l'influence d'une expérience plus complète, peuvent et doivent transformer. Les siècles d'existence de l'Eglise chrétienne offrent des matériaux toujours plus considérables pour comprendre le christianisme. Les dogmes les plus parfaits ne se trouvent pas aux débuts de l'Eglise, nous devons marcher à cet égard de progrès en progrès. L'exposition scientifique du christianisme ne sera véritablement adéquate à son objet que lorsque le règne de Dieu sera réalisé. L'unité réelle, l'objectivité pure, pour les dogmes comme pour les sciences de la nature, sont un idéal à atteindre. Si nécessaire, si indispensable que soit l'effort dogmatique, ses résultats sont toujours relatifs.

Seconde divergence : il y a entre les deux écoles une différence *d'orientation*. L'école conservatrice est métaphysique ; l'école psychologique est sotériologique. Qu'entendons-nous par là ?

Les esprits de toute une génération sont souvent sous l'influence de courants généraux qui les entraînent dans la même direction et leur impriment un cachet particulier, une physionomie commune. En littérature, la période romantiqne a précédé la période naturaliste et nous voyons commencer la période mystique. Chacune de ces périodes se laisse déterminer par certains traits, certains caractères, certaines concep-

tions ; elle imprime son sceau au front de tous ceux qui subissent son influence.

Les courants généraux qui orientent toute une génération ne se font pas sentir uniquement en littérature et en philosophie, ils existent également en théologie. Or nos deux écoles subissent des influences différentes.

Héritière du passé, l'école conservatrice a la même orientation que l'Eglise des premiers siècles. Le grand problème qui passionnait alors les esprits n'était autre que le problème métaphysique, à savoir les rapports de l'infini avec le fini, de Dieu avec le monde, de l'esprit avec la matière. Souvenez-vous que tandis que dans l'Eglise s'élaboraient les dogmes des grands conciles, à Alexandrie régnait et florissait le néo-platonisme. Ce système philosophique exerçait une véritable suprématie. Toutes les autres tendances baissaient pavillon devant lui. Or quel est le principe central du système ? C'est l'émanatisme. « L'univers est une hiérarchie qui de l'Etre absolu descend jusqu'au non être absolu (la matière) par les degrés intermédiaires de l'idéalité, de la spiritualité et de la corporéité. » Voilà la donnée essentielle d'après Weber (*Histoire de la philosophie*). C'est le problème métaphysique.

En outre, il ne faut pas perdre de vue que l'hérésie, le gnosticisme surtout, a été le moteur le plus puissant de l'effort dogmatique. Quelle était la grande préoccupation de ce mouvement, si puissant puisqu'il mit l'Eglise à deux doigts de sa perte ? C'était la gnose, c'est-à-dire la science, le problème métaphysique. Avec son plérôme, ses éons et ses syzygies, que cherche la gnose si ce n'est à résoudre la question des rapports de Dieu avec le monde, de l'infini avec le fini, de l'esprit avec la matière ? Or l'Eglise, pour résister à ses adversaires et tout en subissant l'influence générale de l'époque, a abordé l'élaboration de ses dogmes en se plaçant elle aussi à ce point de vue métaphysique. Les chrétiens des premiers siècles ont été hantés par le même problème que leurs contemporains. Les philosophes cherchaient une solution dans leur raison, les gnostiques trouvaient une explication dans leurs créations étranges et fantastiques. Les chrétiens demandaient la réponse

du même problème à l'Evangile. Sous cette orientation le christianisme s'est transformé peu à peu en une philosophie chrétienne.

Ainsi s'explique pourquoi le dogme de la Trinité a été le premier dogme constitué. Les hypostases divines correspondent aux émanations des philosophes, aux éons des gnostiques. Le problème est le même, l'esprit seul est différent. Ainsi l'on comprend pourquoi, chose étonnante au premier abord, le dogme du λογος, deuxième personne de la Trinité, s'est formé, constitué, développé, indépendammant du Jésus historique. Une fois le dogme trinitaire établi, alors seulement la question des rapports entre ce λογος éternel et la personnalité de ce Jésus historique s'est posée. Ainsi l'on saisit pourquoi, chose étrange pourtant, le problème de la Rédemption n'attire pas l'attention des esprits. Sur ce sujet on répète seulement des textes bibliques. A quelques exceptions près, Irénée en particulier, on n'a que des idées vagues, générales. La mort de Christ est même envisagée comme un rapt de Dieu au détriment de Satan. Le problème métaphysique a dominé toute cette création théologique.

Les partisans de l'école conservatrice sont encore placés sur le même terrain. Ils ont pour la plupart abandonné une grande partie de cet héritage, mais ils en conservent l'esprit. Le christianisme est toujours à leurs yeux un ensemble de vérités embrassant l'univers tout entier. Les questions ontologiques trouvent toujours en eux de chaleureux défenseurs.

L'école psychologique n'est point l'héritière de la théologie des grands conciles. Elle est la fille de la tendance inaugurée par saint Augustin et mise en plein jour par la Réforme. Nous n'avons en effet pas d'autre prétention que de poursuivre l'œuvre commencée au XVIe siècle et arrêtée dans son développement. Le grand mérite d'Augustin est d'avoir attiré l'attention sur le salut. Le dogme de la grâce est son œuvre. La justification par la foi a été le principe même de l'œuvre inaugurée par Luther. Vous le voyez, l'orientation de cette école est différente : le problème métaphysique est à l'arrière plan. La Rédemption apparaît comme constituant l'essence

même du christianisme. C'est là le point de départ de notre théologie. Tous les problèmes dogmatiques sont et doivent être abordés sous l'angle de la Rédemption.

Voici un exemple : Nous prenons parti pour la conception spirituelle et morale de la divinité du Christ et nous repoussons la conception ontologique. Pourquoi ? Ce n'est certes pas poussés par une hostilité irréfléchie pour tout ce que nous ne comprenons pas. Nous aimons trop la philosophie pour bannir sans appel tout ce qui porte une couleur métaphysique. Non, c'est surtout, avant tout, parce que la conception ontologique nous paraît amoindrir la valeur morale du Rédempteur. En prêtant à Jésus une autre nature qu'à nous, en mettant l'accent sur sa préexistence personnelle, consciente, vous donnez au salut un caractère magique. Au nom même de la Rédemption, nous répudierons également la conception du Christ du christianisme libéral d'il y a vingt-cinq ans. Jésus le docteur, l'auteur du sermon sur la montagne était tout pour lui. Le Christ mourant sur la croix était passé sous silence. Cette conception est par trop frivole. Elle est entachée, elle aussi, d'intellectualisme puisqu'elle est fondée sur cette erreur platonicienne qu'il suffit de connaître la vérité pour la pratiquer. Qu'implique le fait même de la Rédemption, c'est-à-dire cette transformation religieuse et morale accomplie dans le cœur du croyant sous l'influence de l'Evangile? Voilà comment le problème dogmatique se pose pour l'école psychologique. Son point de vue est bien sotériologique.

Une troisième divergence. Il y a entre les deux écoles une différence de *méthode*. L'école conservatrice veut et réclame une autorité extérieure, l'école psychologique n'admet qu'une autorité interne. Voyons cela de plus près.

Quand un savant découvre une loi nouvelle en physique, en astronomie, il la présente comme une hypothèse personnelle ; mais il espère la faire accepter comme une loi s'imposant à tous. Ce caractère définitif ne pourra être obtenu que lorsque une série d'expériences viendront confirmer l'hypothèse primitive. En ce domaine, les preuves matérielles sont possibles parce que l'observateur est distinct de la matière observée.

Les dogmes qui sont les raisons dernières de l'expérience

chrétienne, eux aussi, ayant une portée générale, aspirent à s'imposer à tous. Ils cherchent à se légitimer aux yeux de chacun. Les preuves matérielles ici ne peuvent être atteintes parce que l'observateur et la matière observée sont la même personne, le croyant. Comment tourner la difficulté?

L'école conservatrice fait appel à une autorité extérieure. Il est curieux de constater que le développement dogmatique des premiers siècles a été parallèle au développement de la puissance ecclésiastique. La transformation du christianisme en philosophie chrétienne date de la même époque que la transformation de l'Eglise en puissance cléricale. L'une n'est évidemment pas la cause de l'autre, mais il y a un rapport intime entre ces faits. Une fois les dogmes constitués, l'Eglise s'est trouvée assez forte pour les imposer à tous, fidèles ou infidèles. La religion étant avant tout et surtout un ensemble de données exactes sur Dieu, sur le monde, sur l'homme, il faut bien que ces données exactes soient légitimées, sanctionnées par une institution ayant droit à l'autorité. Avec les expériences, nous flottons et flotterons toujours en pleine relativité. C'est la logique du point de vue métaphysique qui a fait aboutir le mouvement, dans l'Eglise catholique, au dogme de l'infaillibilité papale, dans le protestantisme au dogme d'une inspiration spéciale de la Bible en tant que livre. Voilà pourquoi les partisans de l'école conservatrice réclament et réclameront toujours une autorité extérieure, en dépit de toutes les concessions faites sous l'influence des résultats de la critique biblique et malgré l'inanité de leurs efforts pour trouver une connaissance purement objective.

L'école psychologique cherche la solution du problème de l'autorité d'un autre côté. Elle ne saurait méconnaître et le caractère relatif et le caractère subjectif de toutes nos connaissances religieuses. Aussi est-ce au sein même de la subjectivité qu'elle prétend reconquérir l'objectivité. Nous avons vu que si variées, si multiples que soient les manifestations de la vie chrétienne, elle possédait son unité. Un même esprit anime tous les chrétiens. Découvrir cette unité pour en faire une norme intérieure, voilà notre méthode. Cette unité se trouve à nos yeux dans la Rédemption. L'amour de Dieu manifesté en

Jésus-Christ est le trait spécifiquement chrétien qui distingue notre religion de toutes les autres. Eh bien, tous les dogmes qui découlent naturellement du fait rédempteur seront acceptés par nous; tous les dogmes étrangers ou indifférents à la Rédemption seront abandonnés. Voilà l'autorité à laquelle nous nous soumettons.

Prenons deux exemples. Nous rencontrons dans nos écrits bibliques des apparitions d'anges, des possessions démoniaques. Arriver à expliquer ces faits, à découvrir les origines de la croyance aux anges et aux démons, voilà un problème historique digne d'intérêt. Mais jamais, quelle que soit notre opinion en cette matière, nous n'accepterons de dogmes sur les anges et les démons, parce que cette croyance ne découle pas naturellement de la Rédemption. La spiritualité de Dieu, en revanche, sera pour nous un dogme parce qu'elle découle de l'œuvre du salut. Nous voyons dans cette œuvre Dieu agissant dans le monde et faisant concourir toutes choses à son but.

Aussi, avec cette méthode, croyons-nous avoir trouvé pour le dogme un domaine qui lui est propre. Les conflits entre la foi et la science deviendront moins nombreux. Ils provenaient pour la plupart de l'identification du problème dogmatique avec le problème métaphysique. Sans cette confusion, jamais l'Eglise n'aurait condamné Galilée pour son affirmation que la terre tourne. C'est en sortant du domaine spécifique de la foi que l'école conservatrice voyait dernièrement encore dans la théorie scientifique de l'évolution un péril pour la religion.

Divergence de principe, divergence d'orientation, divergence de méthode : nous sommes bien en présence de deux conceptions du dogme.

Dans tout organisme composé, une molécule centrale exerce sa suprématie sur les autres; elle est le foyer de tout le système. Pour l'école conservatrice, le dogme constitue la molécule ordonnatrice de l'organisme religieux. De là, à ses yeux, l'importance des confessions de foi. Pour drapeau elle prend un ensemble de formules. Cette unité intellectuelle est plus ou moins factice puisque chaque fidèle peut interpréter à sa façon ces articles de foi. De là sa tendance a apprécier les hommes du point de vue dogmatique. A ses yeux un défaut de croyance

est plus grave, plus pernicieux qu'un défaut de vie morale et religieuse. L'Eglise a fait monter sur le bûcher le philosophe Michel Servet dont les mœurs étaient pures, elle a laissé la vie aux Libertins. Tout cela nous montre que le dogme constitue bien pour l'école conservatrice le centre même du christianisme.

L'école psychologique n'est pas hostile au dogme. Elle reconnaît la nécessité de l'effort dogmatique. Plus nous nous rendons compte de notre foi, mieux cela vaudra. Les convictions fermes décuplent les forces et sont comme des bouteroues qui nous mettent en garde contre les excentricités et les aberrations. La théologie a encore de beaux jours à attendre. De l'école psychologique naîtra un magnifique déploiement dogmatique, déjà entrevu par quelques-uns. Mais les dogmes n'ont qu'une valeur relative, la Rédemption, fait psychologique, étant la base de la vie chrétienne. Le centre est désormais déplacé. Le dogme n'est plus le germe de la vie chrétienne, il en est le couronnement. Voilà pourquoi nous pouvons dire : l'ère dogmatique est passée, l'ère psychologique commence.

Avec cette déchéance du dogme de sa position suprême, n'avons-nous pas à craindre l'effondrement de la vie chrétienne ? Non, nous en revenons simplement à l'état des communautés de l'ère apostolique telles que nous les présente le Nouveau Testament. Chose étrange, nulle part nous n'y rencontrons le mot dogme dans le sens théologique. Il désigne soit un décret de César Auguste, Luc II, 1, soit les décisions d'un ordre tout pratique prises par la conférence de Jérusalem, Act. XVI, 4. Il s'applique encore aux lois et ordonnances de Moïse, Eph. II, 15, et c'est tout. Ce fait n'est-il pas significatif ? Ne nous prouve-t-il pas que ces premières communautés étaient avant tout des associations de foi, au sens large du mot, d'espérance et de charité ? Leur base était psychologique et non doctrinale. Nous rencontrons bien de magnifiques spéculations chrétiennes, chez Paul, chez Jean ; mais elles demeurent toujours à l'arrière-plan, c'est la vie qui prime tout. Ayons donc bon courage, l'école psychologique est dans la vérité. Elle triomphera !